

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 60 (1915)
Heft: [1]: La guerre européenne : avant-propos stratégiques

Artikel: L'affaire de Soissons
Autor: Feyler, F.
Kapitel: "On peut résumer cet affaire en quelques lignes..."
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339673>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

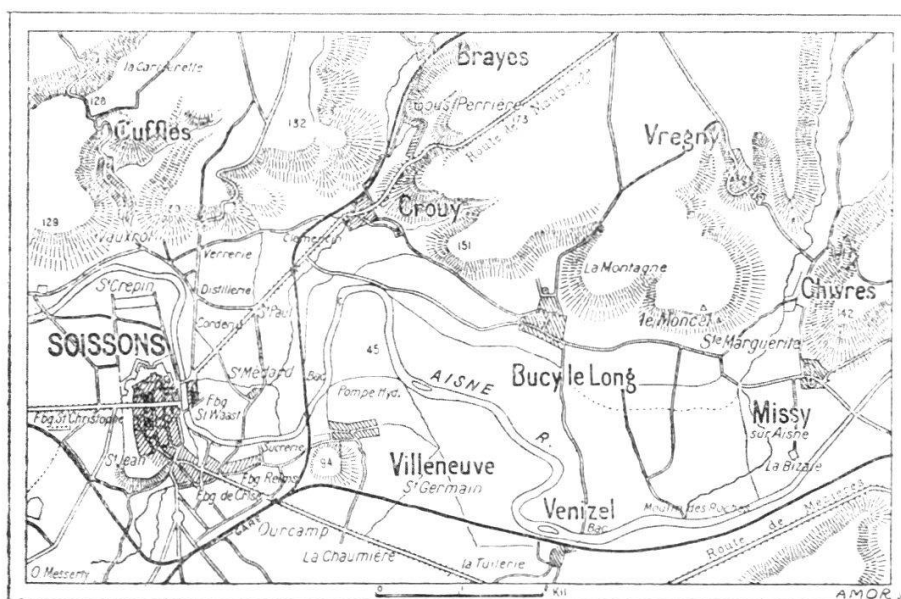
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pendant cette période, l'affaire de Soissons fut un succès allemand, les engagements de Champagne un demi succès français, l'enlèvement de la Crête des Éparges un succès local français, puis, au printemps, la deuxième bataille d'Ypres, une défaite allemande.

L'affaire de Soissons.



On peut résumer cet affaire en quelques lignes.

Au début de janvier, le front de bataille s'alignait à cinq kilomètres environ au nord de Soissons, à cheval sur ligne du chemin de fer de Soissons à Laon. A l'est de la voie ferrée, les tranchées allemandes avaient été établies au nord de Crouy sur le plateau de la Perrière à Vregny qui domine de 120 à 130 mètres le cours de l'Aisne; tandis qu'à l'ouest un peu en contrebas, elles couronnaient un mamelon allongé coté 132, situé au nord-ouest de Crouy et au nord-est de Cuffies.

Le 8 janvier, les Français attaquèrent les avancées de cette position et les enlevèrent. Ils s'y consolidèrent

les jours suivants, repoussèrent les contre-attaques ennemies, puis faisant un nouveau bond, s'emparèrent le 10 de tout le mamelon 132 ainsi que d'une ligne de tranchées sur le plateau de la Perrière. Le 11, ils y ajoutèrent quelques éléments de tranchées. Mais le 12, les Allemands prononcèrent une contre-offensive en force, devant laquelle les Français commencèrent à céder, tant sur le mamelon que sur le plateau à l'est. Le 13, ils cherchèrent à contre-attaquer en avant de Cuffies et Crouy sans y parvenir, tandis qu'à l'est le fléchissement de leur ligne la reportait sur le front Le Moncel-Sainte Marguerite-Missy sur l'Aisne. Peu après, la retraite fut reprise, et toutes les troupes engagées reportées derrière la rivière.

Voici, au regard l'une de l'autre, les deux versions officielles de l'événement :

Version française.

9 janvier.

7 heures. — Au nord de Soissons, nous avons enlevé une redoute avancée allemande, conquis deux lignes successives de tranchées et atteint la troisième ligne ; trois retours offensifs exécutés par l'ennemi ont échoué.

15 heures 35. — Dans la région de Soupir, nous avons très brillamment enlevé, hier matin, la cote 132. A trois reprises dans la journée, l'ennemi a contre-attaqué violemment ; il a été chaque fois repoussé. Notre gain représente trois lignes de tranchées allemandes sur un front de 600 mètres. L'ennemi n'ayant pu reprendre ce qu'il a perdu a bombardé Soissons et incendié le Palais de Justice.

10 janvier.

7 heures. — Au nord de Soissons, nos progrès ont été hier maintenus ; un nouveau retour offensif des Allemands a été repoussé hier matin.

Version allemande.

Plusieurs attaques ennemies, au nord-est de Soissons, ont été repoussées avec des pertes élevées pour les Français.

Au nord-est de Soissons, les Français ont renouvelé leurs attaques qui, hier, ont toutes été repoussées avec de grandes pertes pour eux. Plus de cent prisonniers

15 heures 40. — Dans la région de Soissons, l'ennemi n'a pu malgré de nombreuses attaques, reprendre les tranchées qu'il avait perdues hier. A la fin de la journée, il a de nouveau bombardé Soissons.

sont restés entre nos mains. Les combats sur ce point ont repris aujourd'hui.

11 janvier.

15 heures 30. — Après un violent combat, au nord est de Soissons, sur l'éperon 132, nos troupes ont repoussé, hier, une attaque allemande, puis ont attaqué à leur tour et ont enlevé deux lignes de tranchées ennemies, sur un front d'environ 500 mètres, prolongeant vers l'est les tranchées conquises le 8 janvier et assurant la possession entière de l'éperon 132.

Au nord de Soissons, les Français qui ne s'étaient établis que dans une petite partie de nos tranchées de première ligne, ont attaqué à nouveau. Ils n'ont obtenu jusqu'à présent aucun succès ; les combats continuent.

12 janvier.

15 heures 15. — Des combats très mouvementés ont été livrés autour des tranchées conquises par nous le 9 et le 10 janvier. L'ennemi a prononcé, au cours de la journée de hier, plusieurs retours offensifs que nous avons repoussés, et nous avons gagné de nouveaux éléments de tranchées.

Les Français ont attaqué hier soir au nord de Crouy, mais ils ont été repoussés en subissant de lourdes pertes. Les combats ont repris ce matin de bonne heure.

13 janvier.

7 heures. — L'ennemi a, toute la nuit, bombardé violemment nos positions sur le plateau de Perrière et sur l'éperon 132. Il a prononcé aujourd'hui, pour reprendre ce dernier point, une attaque importante dont le résultat n'est pas encore connu.

15 heures 15. — Le combat autour de l'éperon 132 a été très dur toute la journée. Les Allemands y ont engagé des forces très importantes. Nous nous sommes maintenus sur le haut des pentes à l'ouest de l'éperon. Vers l'est nos troupes ont dû céder du terrain. La lutte continue.

Les attaques entreprises hier sans succès par les Français contre les hauteurs de Crouy ont été suivies d'une contre-attaque allemande qui s'est terminée par une défaite complète des Français, et le nettoyage des hauteurs au nord-est de Cuffies et au nord de Crouy.

Nos soldats de la Marche se sont emparés de deux positions françaises. Ils ont fait prisonniers 1700 hommes et ont pris quatre canons, ainsi que plusieurs mitrailleuses.

14 janvier.

7 heures. — Au nord-est de Soissons, notre contre-attaque a légèrement progressé, entre Cuffies et Crouy, mais n'a pu déboucher de Crouy. violemment attaquées à l'est de cette localité, nos troupes ont légèrement fléchi aux abords du village de Moncel, qu'elles occupent ; elles tiennent Sainte-Marguerite et Missy-sur-Aisne.

15 heures 15. — De violents combats se sont livrés toute la journée ; l'action a été localisée sur le terrain comprenant les deux croupes situées au nord-est et au nord-ouest de Crouy, dont nous ne tenions que les premières pentes ; à gauche, notre contre-attaque a légèrement progressé sans pouvoir cependant marquer une avance sensible ; au centre, nous avons maintenu nos positions autour du village de Crouy, malgré des efforts répétés de l'ennemi, mais à l'est, devant Vregny, nous avons dû céder. La crue persistante de l'Aisne a déjà emporté plusieurs ponts et les passerelles que nous avions jetés, rendant ainsi précaires les communications de nos troupes. Dans ces conditions, nous nous sommes établis au sud de la rivière, dans la partie comprise entre Crouy et Missy, avec des têtes de ponts sur la rive nord.

15 janvier.

8 heures 45. — Les attaques ennemies dans la région au nord de Soissons sont enrayées, comme il a été dit dans le communiqué d'hier soir. La crue de l'Aisne, en détruisant plusieurs de nos ponts ou passerelles, avait rendu très précaires les communications de nos troupes opérant sur les premières pentes de la rive droite et nous empêchait de leur envoyer

Continuant l'offensive du 12 janvier, nos troupes ont repris l'attaque des hauteurs de Vregny et débarrassèrent aussi le plateau de l'ennemi. Sous des torrents de pluie et sur un sol profondément boueux, les assauts, prolongés jusqu'à la nuit, enlevèrent tranchées après tranchées et rejetèrent l'ennemi jusqu'à l'extrémité du plateau. 14 officiers français, 1130 hommes ont été faits prisonniers, 4 canons, 4 mitrailleuses et un projecteur capturés.

C'est une brillante action d'éclat qu'ont accomplie nos troupes sous les yeux du chef suprême de l'armée. Le butin total pendant les combats des 12 et 13 janvier au nord-est de Soissons s'élève, d'après des données exactes, à 3150 prisonniers, 8 canons lourds, 1 canon-revolver, 8 mitrailleuses et du matériel divers.

Au nord et au nord-est de Soissons, la rive septentrionale de l'Aisne a été définitivement débarrassée de Français. Par des attaques ininterrompues, les troupes allemandes se sont emparées des localités de Cuffies, Crouy, Bussy-le-Long, Missy, ainsi que des métairies de Vaucrot et de la Verrerie.

Pendant les trois jours qu'a

des renforts. Telle a été la cause essentielle du repli de ces troupes qui luttèrent dans des conditions difficiles. Obligés d'abandonner quelques canons par suite de la rupture d'un pont, nous les avons tous rendus inutilisables. Des prisonniers ont été faits par les Allemands, notamment des blessés qui, dans la mouvement de repli, n'ont pu être évacués. Nous avons fait, de notre côté, un nombre important de prisonniers non blessés, appartenant à des bataillons de sept régiments différents.

Il s'agit, en résumé, d'un succès partiel de nos adversaires qui ne ne saurait avoir d'influence sur l'ensemble des opérations. En effet, en raison de l'obstacle de l'Aisne et des dispositions que nous avons prises, l'ennemi est dans l'impossibilité d'exploiter, au sud de la rivière, le succès qui n'a qu'un caractère purement local.

duré le combat au nord de Soissons, nous avons fait 5200 prisonniers et pris quatorze canons, six mitrailleuses et plusieurs canons-revolvers. Les Français ont éprouvé de grosses pertes ; quatre à cinq mille cadavres ennemis ont été trouvés sur le champ de bataille.

La retraite des Français au sud de l'Aisne s'opère sous le feu de nos batteries lourdes. Une comparaison de ces dernières affaires avec celles de 1870 montre combien sont différentes les conditions actuelles et celles des précédentes guerres. L'importance de la lutte au nord de Soissons ne peut en aucune façon être comparée à celle de la bataille du 18 août 1870 ; néanmoins le front du combat était presque aussi étendu que celui de Gravelotte-Saint-Privat, et, selon toutes probabilités, les pertes éprouvées par les Français du 12 au 14 janvier sont de beaucoup supérieures à celles qu'ils ont subies le 18 août 1870.

Comme on voit, la différence est sensible entre les deux versions. Celle des Français suit, jour par jour, les progrès de leur attaque du 8 au 11 janvier ; celle des Allemands les nie catégoriquement. Elle tombe même, à ce propos, dans une contradiction ; la dépêche du 11 concède que l'ennemi s'était établi dans une petite partie des tranchées de première ligne allemande, ce qui ne s'accorde pas avec les affirmations antérieures disant toutes les attaques de l'ennemi repoussées depuis deux jours avec de grandes pertes pour lui. A partir du 13, les Français annoncent des replis successifs, et les Allemands sonnent immédiatement le hallali. C'est tout à fait dans la note des débuts de la guerre : revers ignorés, succès enflés jusqu'à l'outrance.

En réalité, si l'affaire de Soissons fut pour les Fran-

çais un insuccès, il ne dépassa pas pour les Allemands les limites d'un succès tactique localisé. Véritablement, on ne voit pas comment il a pu provoquer l'idée d'une comparaison avec St-Privat; il n'y a aucun rapport quelconque entre les deux manœuvres, ni dans leur étendue, ni dans leur développement, ni dans leurs effets.

Il convient sans doute de chercher l'intention ailleurs que dans le souci de l'histoire ou de la tactique. Depuis la fin de l'offensive d'août, aucun avantage n'a souri, en occident, aux armées allemandes. Le plan de campagne est inachevé, et la guerre d'usure qui a suivi la défaite des Flandres n'a fourni, pendant deux mois, aucune occasion d'un rappel à l'espérance. Or, ces rappels, de temps à autre, sont une nécessité et doivent l'être en Allemagne peut-être plus que chez les Alliés, en raison des assurances de rapide victoire si catégoriquement affirmées à l'époque de la mobilisation par les autorités militaires et gouvernementales. Alors déjà, on s'en souvient, la guerre de 1870 revenait constamment dans l'annonce des succès.

Après une attente aussi longue, l'état-major allemand a dû être heureux de saisir un retour de fortune un peu apparent pour revenir à ses premières amours et rafraîchir, chez les populations depuis longtemps sevrées de victoires, les souvenirs de la période héroïque.

Du côté français, on assiste naturellement à l'effort inverse. Non que l'on cherche, de ce côté-là, à nier les conséquences réelles de l'engagement; en pareille matière les gouvernements alliés ont toujours eu plus de liberté que ceux des adversaires pour renseigner l'opinion publique; mais on insiste volontiers sur les causes climatériques ou météorologiques de la retraite, qui font de celle-ci un simple accident.

On peut ici opposer l'un à l'autre les récits plus détaillés dont les deux états-majors ont fait suivre la série des communiqués. Le récit allemand, pompeux, comme le sont volontiers ces exposés-là, est manifestement destiné à stimuler soldats et civils; le récit français atténuant, s'efforçant de calmer les inquiétudes que pourraient susciter les revers à un moment où les victoires passées ont peut-être exagéré la confiance en de prompts résultats.

Voici la fin du récit allemand :

Au cours de ces combats, qui durèrent plusieurs jours, l'ennemi, en dépit de ses fortes positions, et de sa supériorité numérique, a été refoulé de deux à quatre kilomètres en arrière sur un front d'environ douze à quinze kilomètres. De son côté se trouvaient la 14^{me} division d'infanterie, la 55^{me} division de réserve, la brigade mixte de chasseurs, un régiment d'infanterie territoriale, ainsi que des turcos, des zouaves et des tirailleurs marocains. Sur ces troupes, plus de cinq mille hommes ont été faits prisonniers par les Allemands.

Le butin est très important. Nous avons pris 18 canons d'artillerie lourde, 17 pièces d'artillerie légère, des canons-revolver, des mitrailleuses, des pistolets lumineux, des grenades à main et à fusil, et enfin une quantité extraordinaire de munitions d'infanterie et d'artillerie.

Ce glorieux combat a été livré par les troupes allemandes après de longues semaines d'attente et au milieu de torrents de pluie et de violentes tempêtes. Les marches ont eu lieu sur des chemins défoncés, et les attaques ont été livrées à travers des champs de terre glaise, des tranchées embourbées et de profondes carrières. Souvent les bottes des soldats restaient prises dans la boue. Mais les soldats allemands n'en continuaient pas moins à combattre pieds nus.

Ce que nos admirables troupes ont accompli dans ces journées est au-dessus de tout éloge. Leur bravoure, leur héroïsme et leur endurance ont reçu l'approbation qui leur était due. Leur chef suprême, qui se trouvait alors au milieu d'elles, a décerné sur le champ même de la bataille de hautes distinctions aux chefs responsables. Le général Lochow a été décoré de l'ordre pour le Mérite, et le lieutenant-général Wichura a reçu la croix de commandeur de la maison des Hohenzollern.

A côté de l'énergie, de la science et de la hardiesse du commandement, et outre les magnifiques exploits de la troupe, le

succès de Soissons est dû aussi à la brillante coopération de toutes les armes, en premier lieu de l'infanterie, de l'artillerie de campagne, de l'artillerie à pied et du génie, qui se sont soutenues mutuellement de la façon la plus parfaite. Des détachements de téléphonistes de campagne ont aussi contribué pour une large part au succès commun.

Le peuple allemand peut être fier de telles troupes et de tels chefs.

Le récit français, lui, sera encadré entre deux explications relatives à la crue de l'Aisne qui a empêché les opérations de déployer les beaux succès qu'elles prévoyaient. La destruction des ponts et passerelles qui en a été la conséquence ont malheureusement empêché de les poursuivre. L'ennemi a profité de cette situation pour contre-attaquer violemment. « Cette contre-attaque marquée par une lutte très âpre nous a coûté quelques pièces de gros calibre... Mais le repli que nous imposait la destruction des ponts s'est effectué en ordre et n'a eu qu'une portée toute locale... »

Après l'exposé des péripéties de la lutte, le récit reviendra encore sur l'influence exercée par le grossissement des eaux de la rivière :

« ...Vers Moncel et Sainte-Marguerite, l'ennemi prend l'offensive très violemment. Or, l'arrivée des renforts est de plus en plus retardée.

» En effet, le pont de radeaux sur lequel ils devaient passer est emporté à la dérive par la crue grandissante. Il ne reste plus que le pont de Venizel et la route qui y accède, entourée des deux côtés par l'inondation. Le pont et la route sont sous le feu de l'ennemi.

» Ces circonstances pèsent sur nos troupes et les empêchent d'exécuter complètement leur mission. Malgré cela, le mouvement de repli s'exécute en bon ordre dans la nuit du 13 au 14... »

« ...En résumé, dans ces combats d'une portée toute

locale, notre offensive, couronnée d'un plein succès les 8, 9 et 10 janvier, a été enrayée à partir du 11 par la crue de l'Aisne et par la destruction des ponts.

» L'ennemi en a profité pour nous contre-attaquer très violemment. La contre-attaque avait pour objet de nous acculer à la rivière où de nous en couper : elle n'y a pas réussi.

» Nous avons ramené toutes nos troupes au point où, en tout état de cause, la destruction des ponts par la crue nous aurait obligés à nous établir. »

Il n'y a pas de motif spécial de mettre l'explication en doute. Le malheur est que les causes de ce genre ont si souvent servi, dans l'histoire des guerres de tous les temps et de toutes les armées, pour atténuer des revers qui s'expliquaient différemment, qu'elles rencontrent volontiers l'incrédulité même quand elles la mériteraient le moins. On est donc porté à supposer qu'à côté de la crue de l'Aisne, d'autres causes, moins indépendantes de la volonté des hommes, les dispositions d'un chef, par exemple, ont aussi exercé quelque influence. Mais quelle que soit la réalité, on constate nettement que, de part et d'autre, les états-majors supérieurs éprouvent le besoin, après deux mois d'opérations sur place, sans résultats apparents, d'insister sur le premier qui se manifeste, l'un pour exalter une reprise de confiance, l'autre pour empêcher son affaiblissement.

Les deux tendances se retrouvent jusque dans certains détails. Le récit allemand mesure le succès par deux à quatre kilomètres en profondeur et douze à quinze en largeur. Les informations françaises diront toujours que le repli fut inférieur à 1800 m. sur un front de moins de cinq kilomètres. On ne saurait donner, d'après la carte, les mesures exactes d'une aile de la ligne de bataille à l'autre; mais on peut relever que de la cote 132 à la boucle de l'Aisne, au

nord de Soissons, la distance est de deux kilomètres et demi et que de la même cote à Vregny elle est de cinq kilomètres.

La manœuvre de presse allemande.

Il faut reconnaître que, même sans les altérations du récit français, le succès allemand de Soissons n'a pu apparaître, très tôt, que comme un fait d'armes, un fait d'armes bien conduit, décisif sur les lieux où il s'est produit, mais sans lendemain stratégique. Arrivées sur l'obstacle de l'Aisne, les troupes victorieuses durent suspendre leur effort et ne cherchèrent pas à le reprendre et à le compléter les jours suivants. Aucune tentative sérieuse ne fut faite de franchir la rivière. Il semble que l'attaque ait été sans profondeur.

Ces circonstances rendent plus caractéristique le déploiement de littérature dont l'épisode fut suivi. La presse fut mise à contribution à peu près autant qu'à la fin de la bataille d'Ypres. Elle eut pour mission de transformer une action passagère en opération stratégique à but éloigné, de la présenter comme l'introduction d'un événement décisif et de longue haleine. Le côté roman des commentaires fut même plus prononcé que pendant les grandes actions des Flandres. Celles-ci ont offert chaque jour une base aux développements du service de presse; ils les ont accompagnées et ont cessé avec elles. Après l'affaire de Soissons, les commentaires se prolongèrent après coup, récits rétrospectifs chargés de tenir le public en haleine dans l'attente d'une suite qui ne se produisit pas. La bataille avait pris fin le 14 janvier, les 20 et 21, la campagne de presse durait encore.

Ce fut d'abord par la voie de Copenhague que le

bureau de presse de Berlin introduisit le récit, destiné, comme de coutume, à faire connaître la vérité aux neutres. Depuis le commencement de janvier, exposait une dépêche datée du 15 janvier, un ardent combat s'est développé sur la cote 132, au nord de Soissons. D'abord, les Français réussirent à en chasser les Allemands. Mais, hier, ceux-ci prononcèrent une vigoureuse attaque, refoulèrent l'ennemi et prirent possession de l'importante hauteur stratégique. Les Allemands commandent ainsi la vallée de Josienne avec sa grande et importante voie ferrée et les deux chaussées très importantes qui sont entre Chauvy et Laon. En même temps, le récit prélève un emprunt sur la parisienne (?) *Guerre mondiale* qui, le 14 déjà, dit une dépêche de Genève, « a commenté la grande défaite française. Le général Maunoury attaque la hauteur 132 si souvent mentionnée. Celle-ci figure un plateau entre les vallées où sont situés les villages de Vaur, de Cuffies et de Crouy. Au delà de Crouy s'étend le plateau de Perrière. Pendant la nuit qui précéda l'attaque, les Allemands bombardèrent les deux plateaux afin de laisser l'ennemi dans le doute au sujet de celui contre lequel serait dirigée la véritable attaque. Ils lancèrent alors deux brigades sur Crouy et le combat se termina pour les Français par une défaite complète suivie d'une fuite déréglée ».

Tout cela s'est passé en présence de l'empereur. Le correspondant militaire du *Berliner Lokalanzeiger* le fera savoir en parlant des « combats près de Vregny » :

« L'assaut exécuté sur le plateau de Vregny, sous les yeux de l'empereur, dépassa en importance l'attaque des hauteurs de Cuffies et de Crouy du 12 janvier. Le coin que cette attaque avait fait pénétrer dans la position des Français s'élargit sur un front de neuf kilomètres. Le plateau de Vregny est situé exactement à neuf kilomètre de celui de Cuffies. La localité

elle-même est sise à 3 1/2 kilomètres au nord de l'Aisne. Entre celle-ci et Condé-sur-Aisne, qui se trouve au bord de la rivière dans la direction est-sud-est, deux forts sont dominés par les hauteurs de Vregny, comme Soissons est dominé par les hauteurs de Cuffies et de Crouy. »

Enfin la conclusion, fournie par une dépêche de Berlin :

« Le compte rendu de l'état-major général français est obligé d'avouer le succès allemand de Soissons. La situation du général Maunoury est ébranlée à la suite de cet échec. A la vérité, la note de Joffre atténue la défaite des troupes d'élite qui ont donné; mais la critique militaire observe que la crue de l'Aisne, qui a été la même pour les deux adversaires, est une explication insuffisante de la mauvaise position des canons lourds français et de la dispersion générale des forces du général Maunoury. »

Ceci n'est que le récit du 15. Il sera repris le lendemain avec de nouveaux développements, après qu'un télégramme, commentant le plus récent communiqué, aura montré que par celui-ci la victoire de Soissons voit accroître sa signification. Cela ressort, expose-t-il, du fait « que le nombre des canons français capturés s'élève maintenant à 35. Aussi les critiques militaires des États neutres font-ils remarquer que les victoires remportées par les Allemands à Vregny, à Crouy et à Missy, tout importantes qu'elles soient, le sont plus encore qu'on ne l'a admis au premier moment en Allemagne même. Sans doute, on soutient le contraire du côté des Français, ce qui, vu les circonstances, est compréhensible. Mais la réalité n'en est pas moins que la muraille de fer française a cédé sur un point où les Français croyaient et paraissaient fondés à croire à sa solidité. Dans les combats de Soissons, le colonel-général de Kluck a de nouveau justifié brillamment

son génie de chef militaire. De plus en plus, il apparaissait comme le Hindenbourg de l'ouest. »

Le récit s'empare alors des commentaires des neutres. On apprend de Paris que le critique militaire Debrit explique, dans le journal *Guerre mondiale*, qu'au moment de rédiger son rapport sur son indéniable succès du 14, à Vregny près Soissons, le général de Kluck ignorait encore qu'il avait réussi à jeter les troupes de Maunoury derrière l'Aisne. Que Kluck ait fait abstraction d'une poursuite immédiate, cela se conçoit, car une marche des troupes et des canons sur un terrain découvert et détrempé pris sous le feu des hauteurs qui entourent Crouy, Vregny et Missy aurait coûté des pertes disproportionnées.

On apprend de Stockholm que le critique militaire du *Stockolmer Dagblad*, commentant la situation de guerre en France et en Belgique, se rend compte maintenant de l'échec définitif de l'offensive de Joffre, à laquelle on prêtait la plus grande attention depuis la publication non voulue de l'ordre du 17 décembre. Plusieurs informations de sources diverses parvenues à cet écrivain militaire constatent que, cette fois-ci, il y a eu vraiment intention de mener une grande bataille afin de délivrer la France de l'invasion allemande. L'échec de ce plan en acquiert une portée plus haute et démontre à l'évidence que les alliés ne disposent pas actuellement des ressources suffisantes pour caresser aucune certitude de victoire. Le succès allemand de Soissons est plus qu'un succès local. Que l'offensive française ait échoué, et que les Français aient été battus, avec de grandes pertes, sur un point aussi sensible du front des Allemands, consolide sans aucun doute la situation générale de ces derniers, tandis que l'espoir des alliés d'arracher une décision se trouvera fort diminué. La vanité des résultats obtenus par les essais d'offensive des Français.

justifie la fièvre avec laquelle ils cherchent de nouveaux alliés. Mais il faudrait une intervention très prochaine de ceux-ci pour rendre possible un revirement.

Les nouvelles de France sont plus suggestives encore que celles des pays neutres. « Les grands progrès des Allemands sur les bords de l'Aisne déconcertent la presse militaire française, » mande une dépêche privée au *Berliner Lokalanzeiger*. La nervosité générale s'augmente encore de la fuite, sans arrêt, de nombreuses familles qui, des deux rives de l'Aisne, viennent se réfugier à Paris. *Le Petit Parisien* s'efforce de calmer la frayeur de la population parisienne, mais jusqu'à présent sans succès. Pendant ce temps, Berlin fait savoir que la presse allemande célèbre les succès de l'armée à Soissons ; ils constituent les progrès les plus notables réalisés depuis quatre mois sur le front d'occident.

Les commentaires du bureau de la presse continuent sur ce ton-là les jours suivants. Ils ne peuvent cependant durer toujours sans quelque nouvel aliment, et comme, en réalité, l'affaire de Soissons n'en fournit pas, qu'elle reste un épisode local malgré les affirmations contraires, le dérivatif coutumier surgit sous la forme du raid des Zeppelins qui sont allés bombarder Yarmouth, Sheringham, Cromer, Kings Lynn et Sandringham. Il y a là de quoi aiguiller l'opinion publique vers des faits sur lesquels les imaginations pourront travailler. Le raid des Zeppelins est une extension de la guerre digne de la science supérieure de l'Allemagne ; c'est la « plus grande offensive » dont l'Angleterre portera la terrible responsabilité, car elle sera une réponse directe et formidable à la menace d'affamer le peuple allemand. L'Angleterre portera le poids de sa faute, elle recevra la juste récompense de ses atteintes à l'humanité. Le raid est un sérieux

avertissement. Au gouvernement de M. Asquith de décider si les flottes aériennes allemandes submergeront les îles britanniques sous la pluie des bombes prêtes à éclater. Ce nouveau thème, fertile en développements, marquera la fin de la manœuvre morale de Soissons.

Les engagements en Champagne.

La période des grands engagements de Champagne semble marquer une nouvelle évolution du service officiel de presse à l'état-major impérial. A aucun moment encore de la guerre d'occident, les belligérants n'ont été en un désaccord aussi absolu et aussi persistant sur les faits. La lecture des textes en devient ahurissante.

Cette période s'étend du 16 février au 11 mars. Elle a été précédée, toutefois, de plusieurs phases d'opérations locales, qui ont conduit la ligne française aux points qu'elle occupe au moment de cette dernière mise en action. Une première phase est celle du mois de décembre 1914 pendant laquelle, prenant l'offensive, les troupes françaises gagnèrent environ deux kilomètres de terrain sur la ligne Perthes-Le Mesnil-Massiges. Elles s'emparèrent notamment d'une hauteur, cote 200, située immédiatement à l'ouest de Perthes, près de la route de Souain. (Voir croquis de la page 199.)

Une deuxième phase dura du 25 janvier au 4 février. Ce fut une période de contre-attaques allemandes suivies de réactions françaises qui portèrent la ligne encore légèrement plus au nord. Un petit bois fut pris et organisé à 500 mètres au nord-ouest de Perthes, et un autre à 1500 mètres au nord-est du Mesnil. Devant Massiges, la situation fut simplement main-

La date du 16 février inaugura la troisième période.
Voici les télégrammes :

Version française.

Version allemande.

17 février.

7 heures. — En Champagne, sur le front qui s'étend du nord-ouest de Perthes jusqu'au nord de Beauséjour, nous avons enlevé environ trois kilomètres de tranchées allemandes et fait plusieurs centaines de prisonniers, parmi lesquels cinq officiers.

15 h. 15. — En Champagne, deux contre-attaques ennemies ont été repoussées cette nuit.

Des attaques particulièrement violentes ont été dirigées contre notre gauche, en Champagne. Il s'est produit plusieurs corps à corps désespérés. Les attaques ennemies ont été partout repoussées sauf dans quelques courts secteurs où l'ennemi a pénétré et où les combats continuent. Environ 300 Français ont été faits prisonniers.

18 février.

7 heures. — Nous avons poursuivi nos gains au nord-ouest de Perthes et nous avons enlevé les positions ennemies sur un front de huit cents mètres. Toutes les contre-attaques ennemies au nord du Mesnil-les-Hurlus et de Beauséjour, ont été repoussées. Nous avons pris un gros lance-bombes, plusieurs petits, et fait deux cents prisonniers ; le combat continue.

15 h. 20. — Dans la région de Perthes, tout le terrain que nous avons conquis, hier et avant-hier, a été conservé. Parmi les nombreux prisonniers que nous avons faits, les 16 et 17 février, figurent des officiers et des hommes des VI^e et VIII^e corps actifs et des VIII^e, X^e et XII^e corps de réserve.

En Champagne, au nord de Perthes, on se bat encore. A l'est de Perthes, les Français ont été repoussés en subissant de graves pertes ; ils ne se maintiennent plus que dans quelques rares endroits de nos tranchées les plus avancées. Le nombre de prisonniers indiqué hier s'élève au jour-d'hui à 11 officiers et 785 hommes.

19 février.

7 heures. — Dans la région de Souain, Perthes et Beauséjour, l'ennemi a prononcé d'abord, dans la nuit du 17 au 18, puis dans la matinée du 18, deux très violentes contre-attaques sur tout le front pour reprendre les tranchées perdues par lui le 16 et le 17 février. Ces deux contre-attaques ont été repoussées complè-

En Champagne, les Français sont revenus à la charge sur certains points avec de forts effectifs. Leurs attaques se sont entièrement dispersées sous notre feu. Une centaine de prisonniers sont encore tombés entre nos mains. Les courts éléments de tranchées enlevées par les Français le 16 sont en partie repris.

tement. Nos troupes ont refoulé les assaillants à la baïonnette, en maintenant leurs gains. Nous avons pris trois mitrailleuses et fait plusieurs centaines de prisonniers. D'après les déclarations de ces derniers, les régiments allemands engagés ont subi des pertes très élevées, atteignant pour quelques-uns le quart, pour quelques autres la moitié de leur effectif.

15 h. 10. — Toutes les tranchées conquises par nous demeurent entre nos mains.

20 février.

7 heures. — Dans la région de Souain, Perthes et Beauséjour, l'ennemi, au cours de la nuit du 18 au 19, a prononcé cinq contre-attaques pour essayer de reprendre les tranchées qu'il avait perdues les jours précédents.

Elles ont été toutes repoussées. La lutte a continué aujourd'hui. nous avons réalisé de nouveaux progrès.

15 h. 30. — Il se confirme que les pertes de l'ennemi en Champagne, au cours des dernières journées, ont été considérables, d'après les dires des prisonniers un bataillon aurait été anéanti.

Au nord de Perthes et du Mesnil, les Français ont attaqué, hier, avec des forces très importantes. Toutes les tentatives de l'adversaire de rompre nos lignes ont échoué. Sur quelques points secondaires il a réussi à pénétrer dans nos tranchées avancées. Là le combat dure encore. Au reste l'adversaire a été repoussé en subissant de lourdes pertes.

21 février.

7 heures. — Notre action continue en Champagne dans de bonnes conditions : nous avons repoussé plusieurs contre-attaques et fait de nouveaux progrès au nord de Perthes, en occupant un bois que l'ennemi avait fortement organisé.

15 h. 10. — Tous nos gains ont été maintenus. Deux contre-attaques ennemies, à la fin de la journée de hier, ont échoué.

Après les violents combats des jours précédents, une tranquillité relative a régné hier.

22 février.

7 heures. — Une contre-attaque ennemie, brillamment refoulée, a été suivie d'une poursuite énergique qui nous a rendus

En Champagne, un calme relatif a régné hier encore. Le nombre des Français que nous avons faits prisonniers dans les derniers com-

maîtres de la totalité des tranchées allemandes au nord et à l'est du bois enlevé par nous hier.

Sur le reste du front de combat, deux autres contre-attaques ont été repoussées et nous avons réalisé de nouveaux progrès, notamment au nord de Mesnil. Nous avons pris deux mitrailleuses et fait une centaine de prisonniers.

bats de ce secteur s'est élevé à 15 officiers et plus de mille hommes. Les pertes sanglantes de l'ennemi apparaissent comme extraordinairement élevées.

23 février.

7 heures. — Sur le front de Souain à Beauséjour, nous avons réalisé de nouveaux progrès, enlevé une ligne de tranchées et deux bois, repoussé deux contre-attaques particulièrement violentes, fait des prisonniers nombreux et infligé à l'ennemi des pertes élevées.

Les Français ont renouvelé hier leurs attaques au nord de Perthes quoique avec de moindres forces. Toutes se sont brisées sous notre feu.

24 février.

7 heures. — Le combat continue dans de bonnes conditions. Nous avons enlevé de nouvelles tranchées dans la région de Beauséjour et maintenu nos gains des jours précédents.

Dans la contrée de Perthes, les Français ont attaqué hier après-midi avec deux divisions d'infanterie. On en est venu, sur plusieurs points, à des corps à corps acharnés qui se sont tous dénoués en notre faveur. L'ennemi a été rejeté avec de lourdes pertes dans ses positions.

25 février.

7 heures. — Au nord de Mesnil, nous avons réalisé de nouveaux progrès et repoussé plusieurs contre-attaques.

L'adversaire a continué hier ses attaques désespérées. Comme les précédentes, et malgré l'importance des effectifs engagés, elles sont restées sans le plus petit résultat.

26 février.

7 heures. — Dans la région de Souain-Beauséjour, les opérations ont continué dans des conditions favorables pour nous. Nous avons notamment, enlevé un ouvrage allemand au nord de Mesnil, décimé et dispersé par notre feu une colonne en marche au sud-est de Tahure.

Rien d'essentiel à signaler.

15 h. 10. — Nos progrès se sont poursuivis ; nous avons gagné du terrain dans les bois, au nord-est de Perthes et au nord du Mesnilles-Hurlus.

27 février.

7 heures. — Nos progrès ont continué. Nous sommes arrivés au nord du Mesnil en enlevant deux lignes successives de tranchées, jusqu'à la crête du terrain occupé par les Allemands.

Les Français ont attaqué de nouveau hier et la nuit dernière avec des forces importantes. Le combat continue sur quelques points. Au surplus, l'attaque a été repoussée.

28 février.

7 heures. — Nos progrès de vendredi soir au nord de Mesnilles-Hurlus nous ont rendus maîtres de cinq cents mètres de tranchées allemandes, où nous avons fait une centaine de prisonniers, pris deux mitrailleuses et un canon-revolver ; cette attaque a été menée brillamment, à la baïonnette. Une forte contre-attaque allemande a été repoussée dans la nuit de vendredi à samedi.

Dans la journée de samedi, nous avons réalisé de nouveaux progrès à l'ouest de Perthes et au nord de Beauséjour.

15 heures. — D'importants progrès ont été réalisés à la fin de la journée de hier. Nous avons enlevé deux ouvrages allemands un au nord de Perthes et l'autre au nord de Beauséjour. Nous avons en outre gagné du terrain entre ces deux points, et au nord-ouest de Perthes nous avons fait deux cents prisonniers. Le nombre total des soldats allemands qui se sont rendus depuis dix jours s'élève à plus de mille.

Hier encore, l'ennemi a continué ses attaques. Elles ont été repoussées complètement.

1^{er} mars.

7 heures. — Nous avons fait des progrès marqués sur tout le front du combat : au nord de Perthes, nous avons repoussé une contre-attaque, conservé l'ouvrage conquis hier et élargi nos

A plusieurs reprises, nos positions en Champagne ont été attaquées hier par au moins deux corps d'armée. Ces attaques ont été repoussées sans exception après d'ardents corps à corps.

positions en occupant de nouvelles tranchées.

Nous avons gagné du terrain dans tous les bois entre Perthes et Beauséjour, représentant deux mille mètres de tranchées ; ces gains ont été sensiblement étendus aujourd'hui. Dans une seule tranchée l'ennemi avait laissé plus de deux cents morts. Nous avons pris une mitrailleuse.

Aux dernières nouvelles, la lutte continuait dans de bonnes conditions.

15 heures. — Rien à ajouter au communiqué de ce matin, si ce n'est qu'en Champagne, les divers points d'appui, successivement gagnés, forment maintenant une ligne continue de deux kilomètres au nord et au nord-ouest de Perthes.

2 mars.

7 heures. — Nous avons repoussé, au nord du Mesnil, une forte contre-attaque et nous avons maintenu tous nos gains de hier, infligeant à l'ennemi de fortes pertes.

15 h. 17. — Malgré la tempête nous avons continué à progresser entre Perthes et Beauséjour, toute la journée de hier, notamment au nord-ouest de Perthes, au nord-est de Mesnil et au nord de Beauséjour. Nous tenons les points culminants sur le terrain parallèle à notre front d'attaque. Il est confirmé que les éléments de la garde qui nous ont contre-attaqués dans la nuit de dimanche à lundi ont subi des pertes extrêmement fortes.

En Champagne, de nouvelles attaques et de nouveau avec de forts effectifs ont pour la plupart échoué déjà sous notre feu avec d'énormes pertes pour l'ennemi.

En quelques lieux, des combats à courte distance ont été victorieux pour nous. Nos positions sont demeurées solidement entre nos mains.

3 mars.

7 heures. — Entre Souain et Beauséjour, nos progrès se sont poursuivis sur plusieurs points. Nous avons pris pied dans les bois organisés par l'ennemi et nous avons progressé au delà de la crête, dont nous avons atteint

Les attaques françaises en Champagne n'ont pas eu le moindre succès. Les Français ont été de nouveau rejetés de leurs positions avec de graves pertes.

le sommet au cours des dernières journées. Une forte contre-attaque a été repoussée.

15 h. 10. — Nous tenons toute la première ligne des tranchées allemandes, depuis le nord-ouest de Perthes jusqu'au nord de Beauséjour et sur plusieurs points nous avons progressé au delà de cette ligne.

Les autres progrès signalés hier soir sont confirmés ; ils ont été tous maintenus.

4 mars.

7 heures. — Sur le front au nord de Souain-Le Mesnil-Beauséjour, nos progrès se sont poursuivis et accentués. Nous tenons sur tout le front d'attaque, c'est-à-dire sur une longueur de plus de six kilomètres, l'ensemble des lignes allemandes représentant une profondeur de un kilomètre.

Nos progrès aujourd'hui ont été particulièrement sensibles à l'ouest de Perthes, où nous avons enlevé des tranchées et élargi nos positions dans le bois. Nous avons également gagné du terrain au nord du Mesnil. Enfin, dans la même région, nous avons repoussé plusieurs violentes contre-attaques. Un régiment de la garde a subi des pertes énormes.

Depuis le dernier communiqué nous avons fait une centaine de prisonniers et pris une mitrailleuse.

15 h. 20. — Il se confirme que les contre-attaques allemandes contre les croupes conquises par nous au nord-est du Mesnil ont été d'une grande violence. Deux régiments de la garde y ont participé avec acharnement. L'échec de cet effort a été complet.

5 mars.

7 heures. — Nous avons continué à progresser ; nous avons consolidé et élargi nos positions, notamment au nord-ouest de Per-

De nouvelles attaques des Français en Champagne ont été facilement repoussées.

Les Français ont continué hier et cette nuit leurs attaques au nord-est du Mesnil. Toutes ces attaques ont été repoussées et

thes et au nord-ouest du Mesnil, en faisant une centaine de prisonniers. Sur la croupe nord-est de ce dernier village, des contre-attaques se sont produites ; elles ont été repoussées. Les prisonniers confirment la gravité des pertes subies par les deux régiments de la Garde engagés dans le combat d'hier.

nous avons maintenu nos positions.

6 mars.

7 heures. — Progrès marqués dans la soirée de jeudi ; une compagnie de la Garde s'est trouvée encerclée dans nos lignes et est restée entre nos mains malgré les efforts tentés pour la dégager. Dans la journée de vendredi, nous avons gagné du terrain sur tout le front, enlevé une tranchée au nord-ouest de Perthes et occupé au nord du même village un saillant où nous avons fait des prisonniers. Nous avons conquis six cents mètres de tranchées sur deux cents mètres de profondeur au delà de la croupe qui est au nord-est du Mesnil. Nous avons progressé dans les bois voisins ; nous nous sommes enfin rendus maîtres de plusieurs tranchées dans les ravins au nord-ouest de Beauséjour.

De l'aveu même des prisonniers, les pertes de l'ennemi sont extrêmement élevées. Le moral de nos troupes est excellent.

15 heures. — Les progrès que nous avons réalisés hier, dans le ravin au nord-ouest de Beauséjour, ont amené les Allemands à faire de nuit une dernière et nouvelle contre-attaque que nous avons repoussée.

Tous nos progrès dans la région de Perthes, signalés ce matin, ont été maintenus.

7 mars.

7 heures. — Dans le ravin au nord-ouest de Beauséjour, une contre-attaque allemande a été repoussée. La pluie qui est tom-

Les Français ont continué leurs attaques près de Perthes et du Mesnil. Toutes ces attaques ont échoué.

A Perthes, nous avons fait prisonniers cinq officiers et cent-quarante soldats français.

Dans une autre attaque nous avons arraché une tranchée au petit bois au nord de Perthes et un fragment de tranchée des positions près du Mesnil.

Nos troupes ont fait des progrès. Nous avons pris à l'ennemi quelques tranchées et une soixantaine de prisonniers. Une attaque

bée toute la journée a ralenti les opérations.

15 heures. — Nous avons progressé légèrement au nord de Perthes et au nord-ouest de Beauséjour.

8 mars.

7 heures. — A l'ouest de Perthes, nous avons pris pied dans un bois très fortement organisé. Nous avons fait des prisonniers. Au nord du même village, nous avons repoussé une contre-attaque. Nous avons gagné du terrain sur la croupe au nord-est du Mesnil et avons enlevé une nouvelle tranchée au nord de Beauséjour.

15 heures. — Rien d'important à ajouter au communiqué de hier soir. Les progrès annoncés ont été élargis ; à la fin de la journée, nous avons, en outre, enlevé des tranchées au nord-ouest de Souain. Les tranchées conquises entre Perthes et Beauséjour, représentent de 4 à 500 mètres. Nous avons fait des prisonniers parmi lesquels plusieurs officiers.

9 mars.

7 heures. — Des tempêtes de neige ont à diverses reprises, dans le courant de la journée, gêné les opérations.

Ce matin, l'ennemi a tenté de reprendre le bois enlevé par nous, hier, à l'ouest de Perthes. Il a été repoussé. Notre contre-offensive nous a permis de gagner du terrain vers le nord et vers l'est. Nous avons fait des prisonniers. Cette progression a continué et s'est accentuée dans le courant de l'après-midi.

Dans la région de Perthes nous avons gagné plus de cinq cents mètres de tranchées.

Entre Le Mesnil et Beauséjour, nous avons perdu quelques mètres de tranchées conquises hier et nous avons gagné une centaine de mètres sur la croupe au nord-est du Mesnil.

en masse faite par les Français au nord-ouest du Mesnil, a échoué avec de lourdes pertes pour eux sous le feu de notre artillerie et de notre infanterie.

Les combats en Champagne continuent. Près de Souain, l'ennemi a été repoussé hier soir dans une mêlée. Le combat a repris dans la nuit. Dans la direction au nord-est du Mesnil, une attaque ennemie a complètement échoué hier après-midi. Notre contre-attaque de nuit a été couronnée de succès. 140 Français ont été faits prisonniers.

Les combats autour de Souain n'ont pas encore donné de résultat. Au nord-est du Mesnil, l'adversaire, qui se préparait à nous attaquer, en fut empêché par notre tir.

10 mars.

7 heures. — Combats très chauds qui nous ont été favorables. Entre Souain et Perthes, dans le bois où nous avions pris pied, il y a trois jours, nous avons refoulé deux contre-attaques et réalisé des progrès également dans les bois à l'est du précédent, au voisinage immédiat de Perthes. Au nord du même village, l'ennemi a attaqué et a repoussé. Sur la croupe au nord-est du Mesnil, notre gain d'hier, qui était de 450 mètres, s'est augmenté de 200 mètres. Nous avons enlevé un ouvrage allemand, pris un canon-revolver, trois mitrailleuses et fait des prisonniers. L'organisation ennemie, extrêmement forte, comprenait des abris blindés avec des canons-revolvers et des chambres souterraines profondes. Enfin, au nord du Mesnil nous avons repris les quelques mètres de tranchées que nous avions conquis dimanche et perdus lundi.

15 heures. — L'importance de nos progrès réalisés, hier, en Champagne, se confirme. Une contre-attaque allemande, très violente, s'est produite la nuit sur la crête 196, elle a été vigoureusement repoussée. Nous avons gagné en outre, un peu de terrain le long de la route de Perthes à Tahure.

Sur la croupe au nord-est du Mesnil notre infanterie, après avoir enlevé un ouvrage allemand signalé dans le dernier communiqué, a atteint, au delà de cet ouvrage, la crête marquée par le chemin allant de Perthes à Maisons-de-Champagne.

11 mars.

7 heures. — L'ennemi a contre-attaqué violemment à diverses reprises pendant la nuit du 9 au 10 et pendant la journée du 10.

Près de Souain, des troupes bavaroises sont restées victorieuses après un long combat corps à corps.

Au nord-est du Mesnil, l'ennemi a pénétré en quelques endroits, momentanément dans nos lignes. Dans un corps à corps désespéré, au cours duquel les réserves françaises, accourues comme renfort, ont été empêchées d'intervenir par notre contre-attaque, nous avons repoussé définitivement l'ennemi de notre position.

Les Français ont dirigé deux attaques contre la corne de bois à l'est de Souain, dont ils avaient été rejetés avant-hier. Les deux

Il n'a pas gagné un pouce de terrain. Nous avons consolidé et élargi nos positions sur les crêtes dont nous nous sommes rendus maîtres, infligeant aux assaillants de très fortes pertes.

attaques ont été repoussées d'une manière sanglante.

12 mars.

Nous avons, dans la soirée de mercredi, réalisé des progrès sensibles dans le bois à l'ouest de Perthes, où nous avons pris pied il y a cinq jours. L'ennemi s'y est défendu avec acharnement. Malgré un très violent bombardement et plusieurs contre-attaques nous avons maintenu nos gains.

En Champagne, le calme règne en général.

On peut interrompre ici cette longue mais nécessaire reproduction des télégrammes officiels. Les deux ou trois jours suivants, on assiste à une courte reprise, sur le même ton, des informations contradictoires, puis, de part et d'autre la rubrique Perthes Beauséjour disparaît pendant quelque temps de la chronique quotidienne.

Toutefois, — et ceci est caractéristique autant que logique étant donné l'absolue opposition des déclarations, — une sorte de polémique s'engage entre les parties à titre de point final des récits officiels. En Allemagne, le bureau de la presse publie un commentaire qui tient de la stratégie et un peu de la danse du scalp, et dont la tendance manifeste est de galvaniser l'opinion publique. Celle-ci pourrait éprouver un peu de peine à discerner une victoire à but nettement réalisé dans une bataille de trois semaines qui n'aboutit pas au plus léger déplacement de la ligne des engagements. Et, en France, le besoin doit se faire sentir de justifier des combats aussi soutenus, donnant l'impression d'une tentative d'offensive décisive, et ayant certainement coûté des pertes nombreuses, mais qui n'ont abouti qu'à un gain de deux ou trois kilomètres de terrain.

LE COMMENTAIRE ALLEMAND

10 mars 1915.

Les combats annoncés aujourd'hui et les jours précédents terminent la bataille « d'hiver en Champagne », en ce sens qu'aucun nouvel élan ne saurait changer quoi que ce soit au résultat final.

Ainsi qu'on l'a annoncé le 17 février déjà, cette bataille est née de l'intention du commandement en chef français d'alléger la tâche des Russes, serrés de si près en Mazurie, et, à cet effet, de chercher, sans considération de sacrifices, à percer les lignes allemandes en se proposant la ville de Vouziers comme premier objectif.

L'issue connue de la bataille de Mazurie démontre que ce résultat n'a été obtenu en aucune façon. Et quant à la tentative de rompre la ligne allemande, on peut affirmer aujourd'hui qu'elle a échoué complètement et lamentablement. Contrairement à tous les allégés des communiqués officiels français, l'ennemi n'est parvenu sur aucun point à obtenir le moindre avantage. Nous en sommes redevables à l'attitude héroïque de nos troupes, à la prudence et à la persévérance de leurs chefs, en première ligne au colonel général von Einem ainsi qu'aux généraux commandants Riemann et Fleck.

En combattant sans répit jour et nuit depuis le 16 février, l'adversaire a lancé, l'un après l'autre, plus de six corps d'armée à effectifs complets et des masses énormes de munitions d'artillerie lourde, de fabrication française et américaine (souvent plus de cent mille coups en 24 heures) contre un front de huit kilomètres de largeur, défendu par deux faibles divisions rhénanes.

Les bataillons rhénans et les bataillons de la garde, ainsi que ceux d'autres unités envoyés pour les soutenir, ont non seulement opposé une résistance inébranlable à l'assaut de forces qui leur étaient six fois supérieures, mais les ont souvent aussi devancées par de vigoureuses contre-attaques. C'est ainsi qu'il se fait que, bien qu'il s'agisse seulement de combats défensifs, plus de 2450 prisonniers non blessés, dont 35 officiers, sont restés entre nos mains.

Sans doute, nos pertes, en raison de la bravoure de l'adversaire, sont lourdes ; elles dépassent même celles qui ont été subies par la totalité des forces allemandes engagées dans la bataille de Mazurie ; mais ce n'est pas en vain. Les pertes de l'ennemi doivent être évaluées au moins au triple des nôtres, c'est-à-dire à plus de 45 000 hommes.

Notre front de la Champagne est plus solide que jamais. Les efforts français n'ont eu aucune influence sur le cours des événements sur le théâtre oriental. La bravoure et la ténacité allemandes se sont acquis un nouveau titre de gloire, qui vaut celui qui a été remporté presque en même temps en Mazurie.

LA RÉPLIQUE FRANÇAISE

12 mars 1915.

Les opérations qui se poursuivent en Champagne depuis plusieurs semaines, ont complètement atteint le but qui leur était assigné. Ce but avait un double caractère, local et général.

I. — *Résultats locaux.*

Les résultats locaux se résument par un progrès continu.

Jamais les Allemands, malgré d'innombrables et violentes contre-attaques, n'ont rien pu nous reprendre de ce que nous leur avons enlevé.

Notre gain représente, sur un front de 7 kilomètres en longueur, 2 à 3 kilomètres de profondeur, par rapport à nos positions de la fin de décembre.

Ce gain nous a rendus maîtres d'une ligne de hauteurs qui offre une base favorable pour de nouvelles attaques.

Les pertes allemandes ont été très élevées. Deux régiments de la Garde ont été à peu près anéantis.

Certaines unités, par exemple les 2^e et 5^e compagnies du 2^e régiment de la Garde, n'existent plus. Les 1^{re}, 6^e et 7^e du même régiment ont été fondues en une seule.

Un commandant de compagnie, prisonnier, a déclaré que chaque rafale de notre artillerie abattait trente hommes par compagnie dans les tranchées allemandes.

Des brancardiers divisionnaires capturés par nous ont fait connaître que, pendant trois semaines, ils ont eu à transporter chaque nuit, pour leur seule division, 400 grands blessés (sans compter les blessés pouvant marcher).

Or les effectifs engagés par l'ennemi ont varié de quatre à cinq corps d'armée et demi, et nous avons trouvé sur le terrain près de 10 000 cadavres allemands.

Nous avons fait près de 2000 prisonniers, appartenant à cinq corps d'armée différents, pris des canons-revolvers et beaucoup de mitrailleuses.

Le moral des prisonniers est très bas. Des cas de folie se sont produits dans les troupes, obligées maintenant de tenir dans des tranchées construites à la hâte au fur et à mesure de nos progrès.

II. — *Résultat général.*

Le but essentiel des opérations entamées par nous le 16 février en Champagne était de fixer sur ce point du front le plus grand nombre possible de forces allemandes, de leur imposer une grosse consommation de munitions, et d'interdire à l'ennemi tout transport de troupes en Russie.

Ce but a été complètement atteint.

Les Allemands avaient en Champagne, le 16 février, 119 bataillons, 31 escadrons, 64 batteries de campagne, 20 batteries lourdes.

Du 16 février au 10 mars, ils y ont amené en plus 20 bataillons d'infanterie (dont 6 de la Garde), 1 régiment d'artillerie de campagne et 2 batteries lourdes de la Garde, soit la valeur d'un corps d'armée.

Malgré ces renforts, ils n'ont pas réussi à reprendre l'avantage.

En revanche, ils se sont trouvés dans l'impossibilité de transporter des troupes en Russie.

Ainsi a été facilité, conformément au plan des armées alliées, le brillant succès remporté du 25 février au 3 mars par les Russes (retraite précipitée des Allemands, capture de 10 000 prisonniers, de nombreux canons et mitrailleuses).

Il est intéressant, d'autre part, de remarquer qu'une notable partie des troupes allemandes envoyées en Champagne entre le 6 février et le 10 mars venaient de la région du Nord, où l'armée anglaise a remporté, le 10 mars, un premier succès.

C'est le cas, notamment, des 6 bataillons, des 6 batteries de campagne et des 2 batteries lourdes de la Garde.

Par là s'affirme une fois de plus, au bénéfice des armées alliées, l'étroite solidarité des opérations, aussi bien sur les diverses parties du front occidental qu'entre ce front et le front oriental.

III. — *L'aveu allemand.*

Au surplus, dans un communiqué du 10 mars, l'état-major allemand n'a pu éviter de le reconnaître.

Premier aveu : le communiqué confesse que notre action en Champagne a commencé au moment du succès allemand des lacs de Mazurie. Mais il omet d'ajouter ce que tout le monde sait, à savoir qu'à partir du 25 février le dit succès allemand en Russie s'est changé en un échec caractérisé.

Deuxième aveu : le même communiqué prétend que l'armée allemande n'a engagé en Champagne que « deux faibles divisions ». Mais il mentionne la présence de deux commandants de corps d'armée de l'armée von Einem, plus les bataillons

de la Garde (venus du Nord) et « d'autres unités appelées à leur secours ».

Troisième aveu : le communiqué déclare que l'armée allemande a perdu plus de monde en Champagne qu'à la bataille des lacs de Mazurie ; or, aux lacs de Mazurie il y avait quatorze corps d'armée allemands et trois divisions de cavalerie.

Si réel qu'ait été notre succès de Champagne, il nous eût été difficile d'infliger à « deux faibles divisions » des pertes plus lourdes que celles subies en Russie par quatorze corps d'armée. Si les pertes des Allemands en Champagne ont été aussi lourdes que le prétend leur état-major, c'est qu'il y avait là non deux divisions, mais plus de dix.

On sait d'ailleurs que nous avons fait en Champagne des prisonniers appartenant à cinq corps d'armée différents. Cela tranche la question.

IV. — *Conclusion.*

En résumé, notre action en Champagne :

1° A été une suite ininterrompue de succès locaux et ne nous a coûté que des pertes relativement faibles et très peu de prisonniers ;

2° A infligé à l'ennemi des pertes énormes, supérieures à celles subies par lui en Russie au même moment ;

3° L'a obligé à concentrer sur ce point du front cinq corps d'armée et à y dépenser en grande quantité des munitions ;

4° A aidé aux brillants succès remportés par les Russes et par les Anglais ;

5° A entraîné l'état-major allemand à fournir des explications qui constituent un aveu.

LES DEUX VERSIONS

Le lecteur a toutes les pièces du dossier sous les yeux. Il peut juger. Laquelle des deux versions se rapproche le plus de la réalité probable, tant dans ses conclusions que dans son développement ?

Si l'état-major français a eu l'intention de percer le front allemand, il est certain qu'il n'a pas réussi. Il a gagné du terrain, il a conquis des lignes de tranchées, mais derrière celles-ci de nouvelles lignes se sont dressées, et, finalement, malgré les succès réalisés, il a suspendu l'opération. Un commerçant dirait : il a

arrêté les frais. En termes plus militaires, on supposera que la bataille devenait trop coûteuse, et qu'en présence d'aléas plus graves qu'on ne les avait escomptés, le but n'a plus paru justifier les pertes qu'il aurait encore nécessitées.

Même si cette intention n'a pas été celle de l'état-major, et que les engagements de Champagne n'aient eu d'autre objet que de retenir en occident des effectifs au bénéfice des Russes, la manœuvre morale devenait nécessaire pour atténuer l'effet produit sur le public par l'arrêt de l'opération. Car le public a dû fonder quelque espoir sur celle-ci. Observant l'insistance avec laquelle, depuis le début de l'hiver, les attaques étaient reprises dans cette région de Perthes si voisine du massif de l'Argonne, et constatant qu'une réussite dégagerait ce massif, il a dû espérer un succès plus palpable qu'une répercussion sur les affaires de Russie, et rêver d'une victoire d'occident. Cette victoire à effet généralisé, il ne l'a pas obtenue. Il a dû plutôt constater la force des ouvrages défensifs de l'adversaire, et la peine qu'éprouvaient généraux et soldats à les enlever. De là, probablement, le supplément d'efforts du service officiel de presse, supplément inédit, pour éclairer les jours du tableau et adoucir les ombres; de là l'importance qu'il paraît prêter, jusqu'à y répondre aussi longuement, au récit allemand, malgré le risque difficile à éviter de tomber dans le journalisme et la polémique, ou dans la plaidoirie de première instance.

Est-il au moins certain que l'objectif stratégique allégué ait été atteint et que la bataille a empêché l'état-major allemand de diriger sur le front russe à la rescousse des troupes engagées dans la Mazurie, les effectifs qu'il aurait désiré y envoyer? Nullement, soutiennent les conclusions allemandes; certainement, répliquent les françaises. Et celles-là invoquent pour

preuve la victoire acquise contre les Russes à l'heure où débutaient les engagements de Champagne, celles-ci le revirement qui se produisit sur le Niemen dès le 25 février, et qui, de poursuivants fit des Allemands des poursuivis.

Assurément, la preuve allemande n'en est pas une. Peut-être même n'est-elle qu'une défaite, si l'on examine de près, — on le fera tout à l'heure, — l'administration de cette preuve, basée sur le faible effectif de deux divisions seulement que la bataille aurait occupées. Mais la preuve française non plus n'en est pas une; ou plutôt, elle n'est qu'une présomption. On ne saurait affirmer, sans autre indice, que l'état-major allemand ait eu l'intention de dégarnir le front de Champagne, faute d'aucun autre moyen de renforcer celui de Prusse orientale. On ne pourra prononcer sur ce différend que lorsqu'on saura ce qui s'est passé non sur les fronts mais entre les deux fronts, et lorsque les ordres et les comptes rendus de combat sortiront des archives.

Moins théorique est l'examen des télégrammes officiels quotidiens éclairé par le développement de la bataille. Ici, l'on aboutit à la certitude du manque absolu de sincérité de la version allemande. Elle a contre elle l'étude des mouvements reportés sur la carte, et tout un faisceau de présomptions qui corroborent ce très affirmatif indice.

L'allure générale de la bataille d'abord. La version allemande la montre des plus simples. C'est un schéma qui se répète presque chaque jour. Les Français attaquent violemment; une mêlée se produit, désespérée; ils sont rejetés dans leurs positions. Le plus souvent la riposte suit instantanément l'attaque. Parfois, l'assaillant réussit à prendre pied dans de petits éléments de tranchées, mais s'il n'est pas expulsé le jour même, il le sera le lendemain. Plus fréquentes se font les

attaques, plus catégorique est l'annonce de leur insuccès : « Toutes les attaques françaises se brisent sous notre feu », ou si conduites jusqu'au corps à corps, « toutes se dénouent en notre faveur » sans exception ; « toutes les tentatives de l'adversaire de rompre nos lignes ont échoué » ; « les attaques désespérées de l'ennemi sont restées sans le plus petit résultat » ; « nos positions sont demeurées solidement entre nos mains » ; « les attaques françaises n'ont pas eu le moindre succès » ; finalement « nous avons repoussé définitivement l'ennemi de notre position ». Les pertes subies par l'assaillant sont toujours qualifiées par une expression cotoyant le superlatif. Le 18 février, elles ont été « graves » ; le 20, « lourdes » ; le 22, « extraordinairement élevées ». Le 24 et le 7 mars, elles sont encore « lourdes » ; le 2 mars, elles sont « énormes » ; le 11, « sanglantes » ; enfin, en conclusion, elles doivent s'être élevées, au total, à 45 000 hommes.

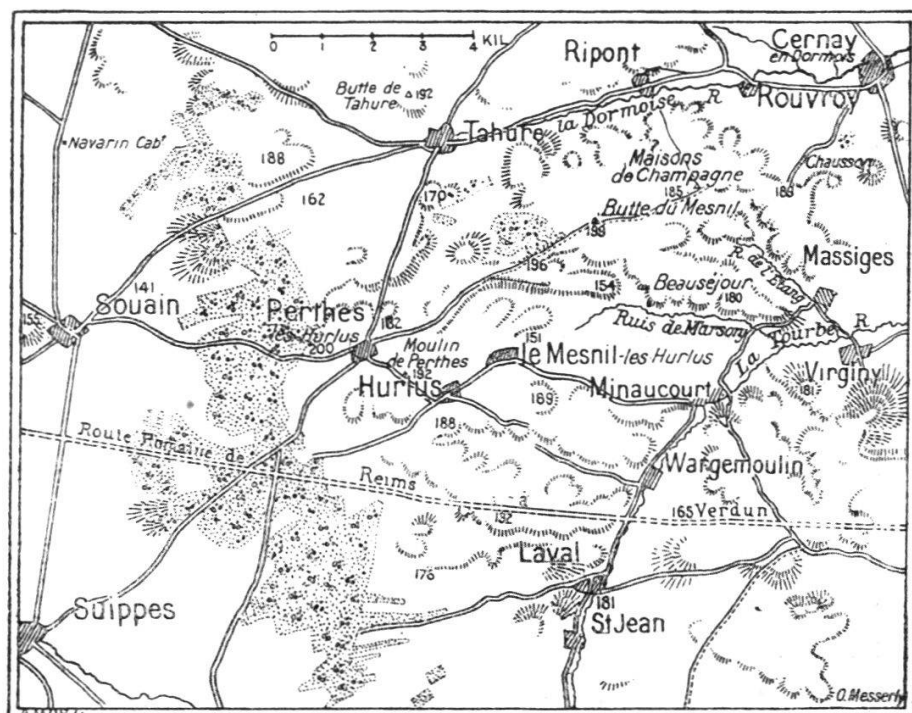
Instinctivement, on se demande pourquoi, en présence de résultats aussi désastreux pour l'assaillant, le défenseur, contrairement à ses traditions, contrairement surtout aux enseignements de la guerre de tranchées qui a établi la valeur des contre-attaques, on se demande pourquoi le défenseur n'a pas contre-attaqué ? Il épuise l'adversaire et n'en profite pas pour atteindre ses lignes ! Il se contente d'une défense passive que son règlement déconseille, que ses manœuvres du temps de paix n'ont pour ainsi dire jamais pratiquée parce que fautive, et se tient pour satisfait de ce que, après trois semaines d'efforts, l'ennemi ait été « repoussé définitivement de notre position ».

« Nous n'avions que deux divisions en ligne », expliquent les Allemands. « Pardon, répondent les Français, nous vous avons fait des prisonniers appartenant à cinq corps d'armée. »

Pour être décisive, la réplique devrait joindre l'indication du nombre des régiments à celui des corps d'armée. Il peut y avoir eu sur le front, par exemple, deux divisions de deux corps d'armée accolés, plus trois régiments de renforts prélevés sur trois autres corps d'armée. On obtiendrait ainsi de deux à trois divisions, et des troupes de cinq corps d'armée, mais non les cinq corps eux-mêmes. Il est plus sûr de chercher une preuve dans les péripéties de la lutte, et d'opposer, à cet effet, la bataille française à la bataille allemande.

Le front de départ est jalonné, comme on l'a dit, par un petit bois situé vers la cote 200, à 500 mètres environ au nord-ouest de Perthes, un boqueteau qui se trouve à 1500 mètres au nord-est de Mesnil-les-Hurlus, et la ferme de Beauséjour. Développement total environ 7 kilomètres.

La bataille s'ouvre, le 16 février, par l'enlèvement de trois kilomètres environ de tranchées allemandes réparties sur cette ligne-là, l'aile de Beauséjour étant



un peu au nord de la ferme. Les Allemands contre-attaquent; ils contre-attaquent dix fois, sans reprendre le terrain perdu; les Français poursuivent au contraire leurs gains et enlèvent encore huit cents mètres de tranchées, le 17, au nord-ouest de Perthes. Ce jour-là des contre-attaques sont repoussées au nord du Mesnil et de Beauséjour.

Les Français consolident alors leur nouvelle ligne, non sans subir deux premières contre-attaques, très violentes, poursuivies sur tout le front, l'une pendant la nuit du 17 au 18, la seconde dans la matinée du 18, puis, pendant la nuit suivante, une nouvelle série de cinq contre-attaques.

Le 20, ils reprennent leur action, localisée cette fois-ci au nord de Perthes, où ils conquièrent un nouveau petit bois, appartenant sans doute au massif boisé dont les lisières s'échelonnent à l'ouest. Deux contre-attaques cherchent à les contenir, le 20, et une troisième le 21; celle-ci, repoussée plus à fond, permet de compléter sur les talons des poursuivis l'enlèvement du petit bois. Ce jour-là, les Allemands ont lancé également, au nord du Mesnil, deux contre-attaques à la suite desquelles les Français réalisent des gains qui se prolongent le lendemain. Une ligne de tranchées et deux bois sont enlevés; puis deux contre-attaques repoussées, particulièrement violentes.

Le 23, le combat continue vers la droite, dans la région de Beauséjour, pour reprendre le 24 au nord du Mesnil. Son allure est d'ailleurs constamment la même: les Français attaquent un ouvrage déterminé, et quand ils l'ont conquis, ils sont obligés de résister aux contre-attaques de l'adversaire destinées à les empêcher de s'y consolider.

Le 26, la bataille atteint les premières crêtes, au nord de Mesnil-les-Hurlus; cinq cents mètres de tranchées sont occupés. Le 27, aux ailes, prise de deux

ouvrages, l'un au nord de Perthes, l'autre au nord de Beauséjour. Le 28, la contre-attaque est repoussée et les gains consolidés ; l'ensemble représente 2000 mètres du front. De nouveaux gains complètent les précédents au nord de Perthes ; là, l'ensemble atteint aussi 2000 mètres d'un front continu. Le 1^{er} mars, les points culminants sont tenus sur toute la crête parallèle au front d'attaque, et, le 2, l'opération est poussée ici et là en avant de la crête. Le 3, le nouveau front d'attaque sera tenu sur tout son développement de six kilomètres, avec un kilomètre gagné en profondeur sur le front primitif.

Jusqu'à cette date, les Français ont constaté la présence de régiments des VI^e et VIII^e corps actifs, X^e et XII^e de réserve. Des troupes de la garde entrent maintenant en ligne. Elles prononcent plusieurs violentes contre-attaques au nord du Mesnil. Renouvelés le 4, ces assauts accusent la présence de deux régiments de ce corps d'armée. Leurs tentatives restent d'ailleurs inutiles ; elles n'empêchent pas des progrès dans les ravins au nord-ouest de Beauséjour, qui provoquent de nouvelles contre-attaques les 5 et 6. Celles-ci persistent les jours suivants et rendent même quelques mètres aux Allemands, le 8, entre le Mesnil et Beauséjour. Mais cette reprise ne compense pas les pertes qui continuent par ailleurs. Nouveau bois conquis le 9, entre Souain et Perthes, où la contre-attaque de deux compagnies est refoulée ; 450 mètres, puis encore 200 mètres enlevés au nord du Mesnil, avec reprise des tranchées qui avaient été perdues ; très violente contre-attaque repoussée à la côte 196, renouvelée pendant la nuit du 9 au 10 et pendant la journée du 10 ; finalement quand, le 11, les Français interrompent l'opération, le front aura été porté, au nord de Perthes, à la lisière des bois, le long de la route de Tahure ; au nord du Mesnil,

près du chemin de Perthes à Maisons de Champagne ; au nord de Beauséjour, vers le chemin du Mesnil aux mêmes maisons. Au total, des lignes de tranchées enlevées sur un front de sept kilomètres et une profondeur de deux à trois kilomètres.

Que l'on réduise, si l'on veut, arbitrairement, le nombre des contre-attaques repoussées, que l'on admette des reprises moins rares d'éléments de tranchées, la bataille française n'en conserve pas moins un caractère de vraisemblance très supérieur à celui de la bataille allemande, bien plus conforme à la doctrine établie et aux nécessités de la victoire même locale, bien plus respectueuse de l'esprit comme de la lettre des prescriptions tactiques. Et l'on est porté à admettre, dès lors, que la version allemande est trop modeste en réduisant à deux divisions les unités engagées pendant ces trois semaines de contre-attaques sans cesse renouvelées, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, tantôt sur l'ensemble des sept kilomètres du front ; trop modeste aussi dans le silence observé sur l'intervention au combat de régiments de la Garde ; trop modeste, encore, dans son appréciation générale de l'activité des troupes allemandes, figées dans leurs positions, sans effort aucun pour se jeter sur celles de l'adversaire prétendu battu.

On se rappelle alors les télégrammes relatifs à la bataille de l'Aisne, et l'on s'aperçoit que la façon de procéder du service officiel de presse fut, à cette époque, et sur le front plus étendu de l'Oise à Verdun, ce qu'on vient de voir à propos des sept kilomètres de Perthes à Beauséjour. Alors aussi, ne voulant pas avouer des contre-attaques manquées, ce service fit de la bataille une manœuvre de défensive passive, un front allemand inébranlable et impassible au pied duquel l'armée alliée, d'elle-même et bénévolement, vint s'effondrer. Ainsi rien n'est changé dans la méthode, ni dans l'effort d'imagination.

Ces constatations gagnent en signification et en solidité par la remarque que, durant cette période des engagements en Champagne, le service officiel de presse allemand a observé la même conduite sur tout le front. Partout il a appliqué la négation systématique et absolue des revers. En ces deux qualificatifs réside la différence entre le mode français et le mode allemand. De part et d'autre, les communiqués, dans l'énumération des multiples opérations de détail qui se poursuivent sur l'ensemble du front, omettent de préférence les insuccès, soit intentionnellement, par exigence morale, soit de bonne foi, parce que l'incident ne valait pas la citation. A cet égard, il n'y a pas de différence essentielle entre partis. En revanche, l'observation devient intéressante dès qu'il s'agit de combats qui, quoique locaux, sont indubitablement d'une importance supérieure à celle d'engagements qui n'ont été signalés qu'à cause du succès. Dans ces cas-là, le revers est la seule explication des dénégations.

Il convient de fournir la preuve de cette assertion. Nous la demanderons aux informations relatives aux combats dans l'Argonne, pendant la période qui a précédé celle des engagements en Champagne ; puis, à divers combats locaux poursuivis pendant ces engagements sur d'autres parties du front.

LES COMBATS DANS L'ARGONNE.

Les observations qu'autorisent ces combats sont intéressantes en ce qu'elles montrent comment, dans une région très disputée, et où les alternatives de succès et de revers sont constantes, le service des informations allemand trouve le moyen de supprimer les alternatives pour laisser l'impression de la victoire allemande à jet continu.